

LES TACHES IMMEDIATES *

I. — Où en est la gauche ouvrière ?

Dans les entreprises apparaît une gauche ouvrière large qui s'affirme dans les luttes depuis mai 1968. en mettant en avant de nouvelles formes de lutte qui remettent en question les statuts de prolétaire (grosses augmentations de salaire non hiérarchisées, lutte contre les cadences, contre la hiérarchie, etc.), et qui visent une vie différente, sans avoir toujours conscience que cela suppose une révolution politique. Elle s'exprime à la base dans les A.G. de travailleurs, dans les sections syndicales radicalisées, dans de nouvelles formes de regroupement (comités de lutte...). Mais cette gauche ouvrière représente plus un courant d'idées nouvelles qu'une force politique. C'est pourquoi certains parlent plutôt de « gauchisme ouvrier spontané », en réservant le terme de « gauche ouvrière » à la fraction déjà consciente de la dimension politique des problèmes. Bien qu'elle soit souvent animée par des militants révolutionnaires appliquant la « ligne de masse », elle n'a pas de projet cohérent, elle ne se reconnaît pas dans les groupes organisés nationalement.

Dans cette gauche ouvrière, on distingue plusieurs niveaux :

1) *Il y a des travailleurs très combattifs et révoltés*, mais qui n'éprouvent pas le besoin de réfléchir leur révolte, de s'organiser de façon durable, de passer de la lutte contre les chefs, le patron, les flics, à la lutte prolongée pour la révolution. Ceux-là ne lisent pas la presse révolutionnaire (et encore moins *L'Outil*, assez indigeste !). Peut-être liraient-ils un journal de masse

* Ce document publié en novembre 1972 en supplément à *L'Outil des Travailleurs*, visait à ouvrir un débat sur les possibilités et les modalités d'un regroupement souple des différents avant-gardes. *L'Outil* est organe mensuel de liaison entre groupes de militants politisés. Il a été fondé par des militants d'orientation « maoïstes » issus du P.S.U.

bien présenté, en prise sur l'événement, faisant des propositions de semaine en semaine, dans le cadre d'une perspective clairement définie. Mais nous pensons qu'un tel journal ne peut exister aujourd'hui, non seulement faute d'argent et d'une base militante de diffusion, mais parce qu'il n'y a pas d'organisation politique bien implantée, armée de solides outils d'analyse, capable de recueillir les idées des masses et de les transformer en mots d'ordre justes.

2) *Il y a des travailleurs conscients*, qui veulent réfléchir et s'organiser mais ne veulent plus entendre parler des groupuscules débarquant avec un programme tout fait. Pourtant, ils ressentent cruellement l'absence d'une organisation nationale, fonctionnant comme « intellectuel collectif » (instrument servant à réfléchir tous ensemble, à faire le bilan des expériences dispersées) et comme « état-major des luttes » (faisant à tout le monde des propositions). C'est à ceux-là que s'adresse directement *L'Outil*. Qui sont-ils ?

a) En général, ce sont surtout des travailleurs qualifiés, O.P. ou techniciens. Or la base de masse du mouvement révolutionnaire, ce sont plutôt les O.S., les manœuvres, les ouvriers et ouvrières sous-qualifiés. Cela pose un premier problème. En effet, il y a deux projets opposés pour la classe ouvrière :

— celui des réformistes et du P.C.F., bien implantés chez les O.P. et les O.Q., d'une alliance des O.P. avec les ingénieurs, techniciens et cadres pour obtenir des avantages matériels, au détriment des ouvriers, souvent immigrés, qui assument les tâches les plus déqualifiées ;

— celui des révolutionnaires qui, pour renverser le vieux monde avec sa division du travail, s'appuient principalement sur les travailleurs les moins qualifiés et cherchent à reconstruire autour d'eux l'unité de la classe, les techniciens et cadres ayant ensuite à choisir leur camp.

b) Ils ont connu des cheminements très différents. Il y a en gros trois groupes :

1° *Des syndicalistes radicalisés*, surtout dans la C.F.D.T. Ils se rendent bien compte du blocage des bureaucraties syndicales droitières, parfois même ils remettent en question la forme syndicale, la structure et la conception étroite du syndicalisme qui se borne à négocier au meilleur prix la vente de la force du travail. Mais ils ne sont pas prêts à condamner en bloc le syndicalisme, soit parce que ça marche assez bien chez eux, soit parce qu'ils ne veulent pas abandonner quelque chose qui a le mérite d'exister au profit d'un vague projet. De plus, ils ont

donné au syndicalisme le meilleur d'eux-mêmes et n'admettent pas les critiques venues de l'extérieur.

2° *Des groupes ouvriers autonomes* utilisant parfois une structure syndicale comme paravent, mais ne rendant de comptes qu'à eux-mêmes et à leurs camarades de travail. Ils ont un projet révolutionnaire lointain, mais ne voient pas comment sortir de leur point de vue local. Ils refusent les maîtres d'école étudiants qui arrivent avec des théories toutes faites et ils tiennent absolument à la direction ouvrière. Ils viennent souvent du communisme libertaire ou de l'anarcho-syndicalisme mais ont conscience de la nécessité d'une théorie et d'une organisation. Ils ont pu placer un moment leurs espoirs dans les *Cahiers de mai*.

3° *Des militants ou des petits groupes maoïstes*, isolés, éccœurés du groupuscularisme et des scissions indéfinies. Ils n'ont pas toujours rompu avec le schéma de « Que faire ? » mais ils pensent qu'il n'y a pas actuellement de « regroupement principal » possédant la ligne juste ; ou bien, s'inspirant de l'exemple albanais ou de la théorie maoïste du parti et de l'expérience de la révolution culturelle, ils pensent que le parti naîtra de la confrontation large et de l'unification progressive de la pratique et de la ligne politique.

II. — *Gauche ouvrière et unité populaire.*

Les militants qui ont pris l'initiative de créer *L'Outil* pensaient, il y a un an, que les différents mouvements du peuple (mouvement ouvrier, mouvement paysan, etc.) avaient chacun des problèmes spécifiques, avec des organisations, des journaux de masse et des bulletins militants pour la « gauche » de ces différents mouvements (*Paysans en lutte*, *Quatre millions de jeunes travailleurs*, etc.). *L'Outil* aurait été le *Paysans en lutte* des ouvriers, avec quelques articles sur ce qui se passait en dehors des entreprises.

Mais nous avons évolué. Nous nous rendons compte, surtout depuis le printemps dernier, que la gauche ouvrière n'est vraiment « la gauche » que si elle n'est pas seulement la réunion des travailleurs les plus combatifs et les plus conscients dans les luttes ouvrières. Pour être vraiment « la gauche », elle doit être capable dès le début d'élargir son horizon, de s'intéresser aux problèmes de l'émancipation de tout le peuple, de prendre la tête du combat populaire, dans les grandes villes comme dans les régions d'agriculture. *L'Outil* doit donc aider à la com-

préhension par les travailleurs de toutes les luttes populaires, celles des paysans comme celles pour la libération des femmes, etc.

De plus, les paysans-travailleurs, intégrés par les firmes capitalistes (coopératives ou privées) sont déjà des « prolétaires à domicile » et la grève du lait de juin dernier a montré qu'ils en avaient maintenant conscience : ils parlent de fiche de paye, de piquet de grève, ils séquestrent leurs patrons, luttent contre les licenciements, etc. Nous pensons donc que leur combat fait de plein droit partie du combat ouvrier.

Mais il est possible que ces travailleurs, sous une longue période encore, se contentent d'une organisation et d'un journal de réflexion spécifiquement paysan. D'autre part, on rencontre un problème qui ressemble à celui que nous avons évoqué pour la classe ouvrière : les paysans les plus politisés sont souvent des paysans isolés, alors que la base de masse du mouvement, c'est les paysans les moins modernisés.

Enfin, nous pensons que les problèmes de l'unité populaire sont actuellement particulièrement avancés quand ils recouvrent un phénomène d'oppression coloniale interne : Bretagne, Occitanie, etc., et que l'internationalisme prolétarien est aussi valable pour les minorités nationales « en France ».

III. — *De quelle organisation avons-nous besoin ?*

Sans cesse des « travailleurs combattifs » deviennent des « militants conscients », à travers une recherche, un cheminement individuel ou collectif, accéléré par les périodes de luttes. Il n'existerait pas aujourd'hui d'avant-garde ouvrière potentielle, de groupes d'ouvriers politisés, s'il n'y avait pas, depuis 1967-1968, un large développement du gauchisme ouvrier spontané. C'est pourquoi les groupes d'ouvriers politisés ne peuvent croître en vase clos, ils ne progressent eux-mêmes que portés par le large mouvement des masses.

Mais à l'issue des luttes, gagnées ou perdues, la gauche ouvrière se demande : « Et après ? » Sans cesse, des travailleurs prennent conscience du caractère permanent de la lutte des classes et de l'oppression permanente, donc de la nécessaire solidarité de l'ensemble du peuple (même s'il n'y a pas actuellement de lutte dans leur usine). Mais dans la période actuelle, l'aspect principal est que la prise de conscience reste au niveau des *idées*, des *mentalités* : développement de l'esprit d'« oser lutter », remise en question de la vie quotidienne à

l'usine et au-dehors, idée que la solidarité paysans-ouvriers dans les grèves « va de soi », conscience de ce que les syndicats ne mènent pas correctement les luttes (et que de toute façon, ils ne peuvent pas tout faire), et ainsi de suite. Mais il n'y a pas une montée généralisée des luttes, avec pour objectif de renverser l'Etat capitaliste, de balayer tous les exploités, de faire tous ensemble la révolution. Beaucoup de travailleurs « recherchent quelque chose », une organisation qui n'existe pas encore.

1) Nous pensons donc qu'à l'étape actuelle, l'aspect principal est de pousser au regroupement de la gauche ouvrière, syndicaliste ou non-syndiqués, à partir des groupes locaux, en coordonnant ces groupes au niveau régional et national. Ces regroupements locaux (comités de base, de lutte, sections syndicales radicalisées, groupes ouvriers-paysans, etc.) sont axés sur la lutte, non seulement dans la boîte contre le patron, mais aussi contre toute les formes d'oppression bourgeoise concrètement ressenties dans la vie quotidienne. Pendant les périodes de lutte, ils gonflent, regroupent tous les travailleurs combattifs ; après la lutte, ils se stabilisent en ne retenant que les plus conscients, les noyaux de travailleurs politisés. Ils ont alors besoin d'être au courant de tout ce qui se passe ailleurs, où la lutte continue, donc de se coordonner entre eux. De plus, leur progression continue : débats, formation théorique pour assimiler l'acquis du mouvement ouvrier (marxisme, expérience des révolutions passées, expérience des pays qui bâtissent aujourd'hui le communisme).

2) Nous voyons donc que ce type « d'organisation large » ne suffit pas.

La gauche ouvrière, et même les groupes d'ouvriers politisés, dépérissent si n'apparaît pas très vite et en même temps, un « pôle » révolutionnaire, armé de tout l'acquis du mouvement révolutionnaire, capable de réaliser un certain nombre de tâches dès aujourd'hui :

— populariser l'acquis, former théoriquement des militants (servir de « mémoire de la classe ») ;

— tirer le bilan des vagues de lutte qui traversent la France, voir ce qu'elles nous révèlent de la situation et les idées nouvelles qui s'expriment dans les masses (servir d'« intellectuel collectif ») ;

— à partir de cette analyse, faire des propositions, prendre des initiatives centrales qui permettent de matérialiser des aspirations que tous les travailleurs éprouvent et que certains manifestent déjà (rôle de « quartier général des luttes »).

En fait, toutes ces tâches sont celles du parti révolutionnaire. *Nous sommes donc dans une situation contradictoire : nous disons que le parti naîtra du développement de la gauche ouvrière et nous pensons que celle-ci ne se développera que si un pôle relativement centralisé assume déjà dans une certaine mesure les tâches du parti !* C'est la situation difficile des révolutionnaires aujourd'hui : prendre leurs responsabilités, tout en sachant que leur organisation n'est pas le parti.

Ce pôle révolutionnaire regrouperait aujourd'hui une minorité d'ouvriers politisés et surtout des intellectuels militants révolutionnaires. Beaucoup prétendent satisfaire à ce besoin (groupes trotskystes, maoïstes, etc.). Nous pensons que certains d'entre eux jouent effectivement un rôle positif. Mais nous constatons que la situation s'est plutôt dégradée depuis deux ans (à l'époque, le P.S.U. par exemple a joué un rôle efficace dans la lutte contre les contrats de progrès. Ce serait aujourd'hui plus difficile !). C'est pourquoi certains sont tentés de constituer la C.F.D.T. elle-même en force politique autonome.

3) Ces deux types d'organisation sont dans un rapport « dialectique » ; l'une ne va pas sans l'autre. Si n'apparaît pas très vite une organisation centralisée face au pouvoir de la bourgeoisie et à l'offensive réformiste P.C.-P.S., la « gauche ouvrière » sera isolée ou récupérée : la gauche syndicale sera licenciée par les patrons et laminée par les appareils syndicaux, les groupes autonomes ne pourront grossir en présentant des perspectives, les maoïstes isolés cesseront de militer. Mais la constitution d'une organisation des révolutionnaires croyant disposer d'une « science de la révolution » et se prenant déjà pour l'embryon du parti, produirait une « avant-garde » coupée des masses comme nous en avons tant connues depuis 1968.

Nous considérons que le Parti sera construit par la gauche ouvrière, qui élaborera progressivement et en même temps sa stratégie et son parti. Mais le pôle révolutionnaire centralisé à construire dès maintenant, sera l'échafaudage nécessaire pour construire le Parti.

Les organisations locales et les coordinations dont pourrait se doter dès aujourd'hui la gauche ouvrière, et l'organisation centralisée des militants révolutionnaires ne se confondent donc pas, la première jouant le rôle principal, la seconde jouant le rôle provisoirement dirigeant. C'est-à-dire que, au fur et à mesure que les travailleurs s'affirmeront capables de prendre en main la

direction de leur parti, les organisations révolutionnaires actuelles devront s'effacer sans sectarisme.

4) *Le rôle de l'Outil*. Nous considérons que notre travail d'animation est au service de l'auto-affirmation de la gauche ouvrière large.

Nous pensons donc :

1. Que *l'Outil* peut être l'organe de coordination des groupes ouvriers ou paysans politisés. Il joue alors le rôle d'une structure de *communication* entre ces groupes et éventuellement d'une structure de *coordination* pour la lutte, mais n'a pas actuellement les moyens de ce deuxième aspect.

2. Que les travailleurs qui lisent, discutent et écrivent régulièrement à *l'Outil* ont besoin très rapidement d'autre chose : l'organisation centralisée des révolutionnaires.

3. Que *l'Outil*, qui s'adresse à toute la gauche ouvrière (en fait, à la fraction consciente) ne peut pas les suivre et se transformer en cette organisation, car il y a sans arrêt des camarades en recherche, qui débattent de problèmes qui pour d'autres semblent réglés.

4. Qu'en conséquence, même si beaucoup d'entre nous ont déjà fait leur choix d'une organisation militante nationale, *l'Outil* doit rester un organe « ouvert » à toute la gauche ouvrière et populaire et ne sera jamais l'organe exclusif d'un groupe.

5. Que cela ne nous empêche pas de prendre nos responsabilités politiques dans *l'Outil* :

- au niveau des articles de formation (rôle de « mémoire de la classe », de théoriciens),
- au niveau des éditoriaux (rôle de l'intellectuel collectif),
- au niveau d'éventuels « suppléments de masse » (rôle de quartier général).

Il ne s'agit donc pas de créer systématiquement des « groupes Outils » (bien que cela puisse dans certaines circonstances être possible et souhaitable). Mais les groupes ouvriers gravitant autour de militants affiliés à une organisation politique nationale, ou des groupes ouvriers autonomes, ou des militants isolés, peuvent utiliser *l'Outil* comme structure de débat, de communication, et comme instrument de formation.

Remarque. — Au sein du collectif de rédaction, il y a accord sur la nécessité d'un pôle politique, et sur le fait qu'un journal ne peut suffire pour créer autour de lui l'organisation « large » de la gauche ouvrière. Mais il existe des divergences sur la place de *l'Outil* dans la construction du pôle et dans la structuration de la gauche ouvrière. Disons qu'à un extrême, *l'Outil* doit

servir à organiser le débat entre des éléments (gauches syndicales, groupes autonomes, militants politiques) déjà prêts à construire le pôle. A l'autre extrême, *l'Outil* a pour tâche principale d'assurer l'échange des bilans de luttes et des réflexions au sein de la gauche ouvrière. Pour le journal, ce n'est pas un problème abstrait : le « niveau politique » des articles en dépend ! Certes, toutes les positions dans cette « fourchette » ne sont pas inconciliables, mais cela implique que *l'Outil* fasse place à tous « niveaux » de prise de conscience.

IV. — *Les tâches immédiates.*

La situation générale présente une grande contradiction : politiquement tout va très mal pour le capitalisme (crise monétaire internationale qui traduit la fin de l'hégémonie américaine et la difficulté pour les états nationaux, de réparer les dégâts causés par les firmes multinationales etc.), et surtout pour le capitalisme français, qui doit se restructurer à toute vitesse, provoquant un mécontentement populaire général alors qu'il doit rompre ses alliances traditionnelles (les petits commerçants, la paysannerie). C'est le moment où le personnel politique gaulliste est discrédité par les scandales et où surtout l'ensemble des couches du peuple est traversé par des courants de révolte contre l'oppression quotidienne. Et tout va très mal pour le mouvement révolutionnaire, qui n'a pas su « être à la hauteur », présenter une alternative, diriger les révoltes dispersées vers la cible unifiante : le renversement du pouvoir d'Etat, pour le communisme.

En fait, tout cela n'est pas très étonnant : les « cadres révolutionnaires », les premières organisations se sont constituées surtout dans la petite bourgeoisie depuis mai 1968. Leurs qualités révolutionnaires étaient souvent superficielles, et elles restaient coupées de la masse des travailleurs. Faute de recevoir le renfort rapide d'une promotion de cadres ouvriers, le mouvement révolutionnaire français s'est étiolé, il ne reste de solide que les « professionnels de l'organisation » : les trotskystes. Mais ils sont toujours aussi coupés des masses. Quant au « relais » prolétarien et populaire, il se dessine seulement maintenant : c'est la gauche ouvrière dont nous avons parlé.

Dans une telle conjoncture, la porte est entrouverte pour un succès réformiste. Le programme d'union de la gauche ne soulève pas l'enthousiasme des masses, mais les masses s'y ral-

lieront — y compris une partie de la gauche ouvrière et populaire — faute de mieux. Nous ne pouvons espérer, d'ici les élections, opposer une force révolutionnaire autonome aux forces bourgeoises et réformistes. *En revanche, on peut s'attendre, après les élections, à voir une remontée des luttes sociales, que l'unité de la gauche l'emporte ou non (regain d'espoir... ou perte des illusions). Voilà notre échéance.*

Ce que nous pouvons faire d'ici là, c'est :

— accélérer l'autonomisation de la gauche ouvrière, non pas au niveau de la scène politique (il est trop tard), mais du moins en faisant en sorte qu'existe d'ici six mois en France un réseau de groupes ouvriers politisés. Cela, *l'Outil* peut y contribuer :

- mise en relation de groupes de la gauche ouvrière et populaire ;
- éléments de formation théorique (critique du programme commun, expériences des pays « socialistes », etc.) ;
- mise en place de collectifs régionaux de *l'Outil*. A cette échelle régionale, les travailleurs pourront progresser dans la connaissance de leur région, prendre conscience de leurs responsabilités comme force dirigeante du peuple, acquérir de l'assurance face aux intellectuels d'origine bourgeoise.